L'HOTEL

DE

CARNAVALET

NOTICE HISTORIQUE

PAR

J.-M. VERDOT

Chef d'Inſtitution, Officier de l'Inſtruction publique,
Chevalier de la Légion d'honneur.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

AUGUSTE AUBRY, ÉDITEUR

L'un des libraires de la Société des Bibliophiles françaıs,

Rue Dauphine, 16.

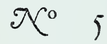
M DCCC LXV

à Monsieur Charles Robert.
Conseiller d'Etat,
Secrétaire général du ministère
de l'Instruction Publique.
Hommage de l'auteur.
18 Juillet 1868. Verdot

L'HOTEL DE CARNAVALET

NOTICE HISTORIQUE

Cent Exemplaires numérotés ſur papier de Hollande,
avec Photographies.



LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN
Rue d'Amboiſe, 6.





L'HOTEL

DE

CARNAVALET

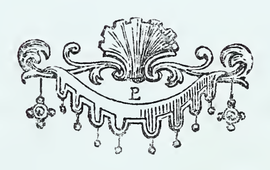
NOTICE HISTORIQUE

PAR

J.-M. VERDOT

Chef d'Inſtitution, Officier de l'Inſtruction publique,
Chevalier de la Légion d'honneur.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

AUGUSTE AUBRY, ÉDITEUR

L'un des libraires de la Société des Bibliophiles français,

Rue Dauphine, 16.

M DCCC LXV

1865.

A MES ÉLÈVES

Puisse ce faible Essai que je vous dédie, contribuer à développer en vous le goût des études historiques! Puisse-t-il aussi, par l'intérêt des souvenirs, vous attacher davantage encore à cette maison où vous aurez passé votre jeunesse dans le recueillement du travail! Faites que si quelqu'un d'entre vous s'illustre un jour par son talent ou par son caractère, on dise de lui : C'est là qu'il puisa ses premières inspirations; c'est à l'ombre de ces vieux murs qu'il a grandi pour son pays!

INTRODUCTION

(1838)



Un de nos plus savants professeurs, qui, le premier, eut le mérite d'organiser, de créer presque l'enseignement de l'Histoire dans les colléges de Paris, me disait naguère : « Chaque fois que je passe « devant votre magnifique hôtel de Carnava- « let, je m'arrête malgré moi, pour étudier

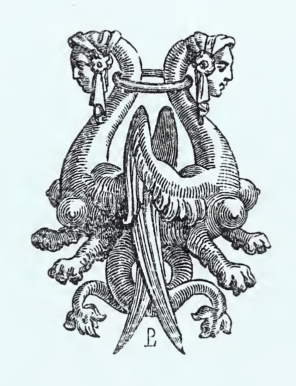
« encore, quoique je les connaiſſe, les ſculptures « de Jean Goujon, ce Phidias Français dont « les ouvrages ſeront bientôt auſſi rares que « ceux de l'artiſte Grec, immortels comme eux « par la tradition des éloges, mais inconnus, « mais perdus pour la poſtérité, réduite à les « admirer ſur la foi de l'Hiſtoire. » Ces craintes ne ſont que trop fondées : que reſte-il, en effet, du grand maître qui éleva tout d'un coup en France la ſtatuaire à la hauteur de l'art antique, laiſſant après lui des modèles qui préſageaient bien d'autres chefs-d'œuvre, lorſqu'à la Saint-Barthélemy un coup d'arquebuſe fit tomber le ciſeau de cette main glorieuſe qui décorait le Louvre ! Ses merveilleuſes ſculptures du château d'Anet, tranſplantées ſur un

autre ſol, ont perdu leurs grâces & leur poéſie; l'édilité de Paris n'a pas ſu nous conſerver les précieux bas-reliefs de la porte Saint-Antoine; une mouſſe noirâtre couvre & détruit en ſilence les délicieuſes naïades de la fontaine des Innocents: nous n'avons plus que les cariatides de la ſalle des Suiſſes & les friſes de l'hôtel Carnavalet; un palais & une maiſon qui devient palais à ſon tour, ſi les chefs-d'œuvre de l'art l'ennobliſſent à vos yeux, ſi vous l'eſtimez d'après les richeſſes qu'elle renferme. Les étrangers le ſavent bien, qu'on ne trouve plus de Jean Goujon qu'ici & au Louvre; & qu'ici peut-être le talent du maître eſt plus ſouple, plus gracieux, plus varié. Les itinéraires anglais & allemands amènent à l'hôtel Carnava-

let de nombreux viſiteurs, dont l'un s'étonnait, en ma préſence, que le Muſée n'eût pas fait détacher ces ſculptures pour les ſouſtraire à l'injure du temps, & en orner ſes galeries face à face avec les antiques.

Et maintenant que nos vieux édifices ſont explorés avec paſſion, maintenant que chacun de nos monuments a ſes chroniqueurs & ſes antiquaires, que nos gothiques égliſes ſe reſtaurent, que notre Hôtel-de-Ville s'agrandit ſur ſes vieux deſſins, que l'art s'éveille pour conſerver religieuſement les chefs-d'œuvre qui s'en vont, il m'a ſemblé qu'il ne ſerait pas ſans intérêt de donner quelques notes ſur un des anciens hôtels de Paris, qui rappelle à la fois le ſouvenir de Jean Goujon & celui de madame de

Sévigné, la renaiſſance des arts ſous le règne de Henri II & la cour ſpirituelle & noble de Louis XIV.





L'HOTEL DE CARNAVALET

NOTICE HISTORIQUE

I



HILIPPE-AUGUSTE avait changé la face du vieux Paris. Un mur d'enceinte fortifié & percé de treize portes entourait cette ville (1) : les principales rues étaient pavées pour la première fois (2). Des édifices im-

(1) Rigordus. De Geftis Philippi. *Recueil des Hiftoriens de France*, tome XVII.

(2) Dulaure. *Hiftoire de Paris*, tome II.

portants s'élevaient (1), & leur utilité, ou ce qu'on appelait alors leur magnificence, attirait à Paris des habitants nouveaux. Une congrégation de moines (2) eut l'idée d'établir, ſous l'invocation de ſainte Catherine, une maiſon de refuge pour les écoliers, le plus près poſſible de Paris, & à portée de l'univerſité. Un bourgeois de la ville, Nicolas Giboin, fit don à ces moines, en 1201 (3), de trois arpents de terre qu'il avait hors de l'enceinte de Paris, à la porte Baudet (4); Pierre de Braine en fit autant, & de ces

(1) Entre autres, l'égliſe de Notre-Dame, le collége des Bons-Enfants & les Halles.

(2) Des chanoines du diocèſe de Langres.

(3) Piganiol de la Force. *Deſcription de Paris*, tome IV.

(4) Près de la rue Saint-Antoine était une porte fort connue dans l'hiſtoire de Paris, appelée *Porte-Baudet* ou *Baudoyer*, & qui, aux quatorzième & quinzième ſiècles, ſervait de point de réunion aux oiſifs de ces quartiers. (Dulaure. *Hiſtoire de Paris*, tome II.)

œuvres pies prit naiſſance le monaſtère de Sainte-Catherine du Val des Ecoliers. A ce monaſtère il fallait une égliſe. L'accompliſſement d'un vœu, comme il était d'uſage d'en faire alors, y pourvut. Le 22 juillet 1214, à la bataille de Bouvines, les ſergents d'armes ou archers de la garde du roi Philippe-Auguſte, voyant ce prince en un preſſant danger, promirent de faire bâtir une égliſe ſous l'invocation de ſainte Catherine, qui était alors fort en honneur, ſi le roi revenait ſauf. Ils tinrent parole, & firent les fonds de cette conſtruction nouvelle, pour laquelle la reine Blanche voulut auſſi contribuer en donnant trois cents livres (1), & dont ſaint Louis poſa la première pierre en 1229 (2).

(1) Piganiol de la Force, tome déjà cité.

(2) L'inſcription ſuivante ſe liſait ſur l'ancien portail de l'égliſe :

« A la prière des ſergents d'armes, monſieur Saint Loys

Dès lors le prieur de Sainte-Catherine fut riche & confidéré (1). Il arrondit fon petit domaine de terres de culture ou de coulture, comme il en exiftait à cette époque à l'entour de chaque abbaye, ainfi qu'en fait foi l'hiftoire de Paris de ce temps, où il eft queftion à chaque pas de la coulture

« fonda cefte églife, & y mift la premiere pierre. Ce fuft « pour la joie de la vittoire qui fuft au pont de Bovines, « l'an 1214.

« Les fergents d'armes pour le temps gardoient le dit « pont, & vouèrent que, fi Dieu leur donnoit vittoire, ils « fonderoient une églife en l'honneur de madame Sainte « Katherine; ainfi fuft-il. »

(1) Les religieux & les écoliers de Sainte-Catherine ne craignaient pas néanmoins d'aller, chaque jour, demander l'aumône dans les rues de Paris. Ruteboeuf leur en fait le reproche dans fa pièce des *Ordres de Paris :*

« Li Vau des Efcholiers m'enchante,
« Qui quierent pain & fi on rante
« Et vont à cheval & à pied. »

(DULAURE, tome II.)

Saint-Gervais, de la coulture Saint-Eloi, & de cinq ou ſix autres encore. La culture de Sainte-Catherine s'étendait depuis le palais royal des Tournelles, juſqu'à la rue Saint-Antoine, & finiſſait à la culture Saint-Gervais, & à la rue Jean Beauſire, aux rues Pavée, des Trois-Pavillons & des Francs-Bourgeois (1).

Cet eſpace était primitivement couvert de marais, dont l'étendue eſt à peu près repréſentée par le quartier auquel ils ont laiſſé leur nom. Ces marais furent bientôt tranſformés en jardins, dont l'aſpect agréable & l'heureuſe ſituation attirèrent tout d'abord les bons Pariſiens, & furent pour eux un but de promenade. Sous Charles V & Charles VI, la culture de Sainte-Catherine ſervait d'emplacement pour les ſpectacles : placée entre

(1) Félibien. *Hiſtoire de Paris*, livre VI.

une porte fréquentée de la ville & les plus riches hôtels de la cour, elle devint un lieu de joie & de plaifir. Le voifinage des grands feigneurs y attira des courtifanes (1), & le prieur ne fe montrait pas difficile, pourvu qu'il tirât un bon revenu de fon terrain. Succeffivement on y éleva des maifons, on y traça des rues : pour l'une d'entre elles, qui établiffait une communication importante entre la rue Saint-Antoine & la rue Culture, on fit les frais du pavage; ce fut la rue Pavée. Une autre vit s'établir, en affez

(1) C'eft là que logeait la belle Juive dont le duc d'Orléans, frère de Charles VI, était fi épris, & à la porte de laquelle fut affaffiné le connétable de Cliffon, meurtre fameux, fi curieufement conté par nos hiftoriens, qu'il femble qu'on y affifte. C'eft là que, fous Henri II, la belle Romaine recevait Charles de Lorraine, duc de Guife, cardinal & archevêque, l'homme le plus hardi, le plus éloquent & le plus vicieux de fon temps. (Loève-Veimars. *Cent-&-un*, tome VIII.)

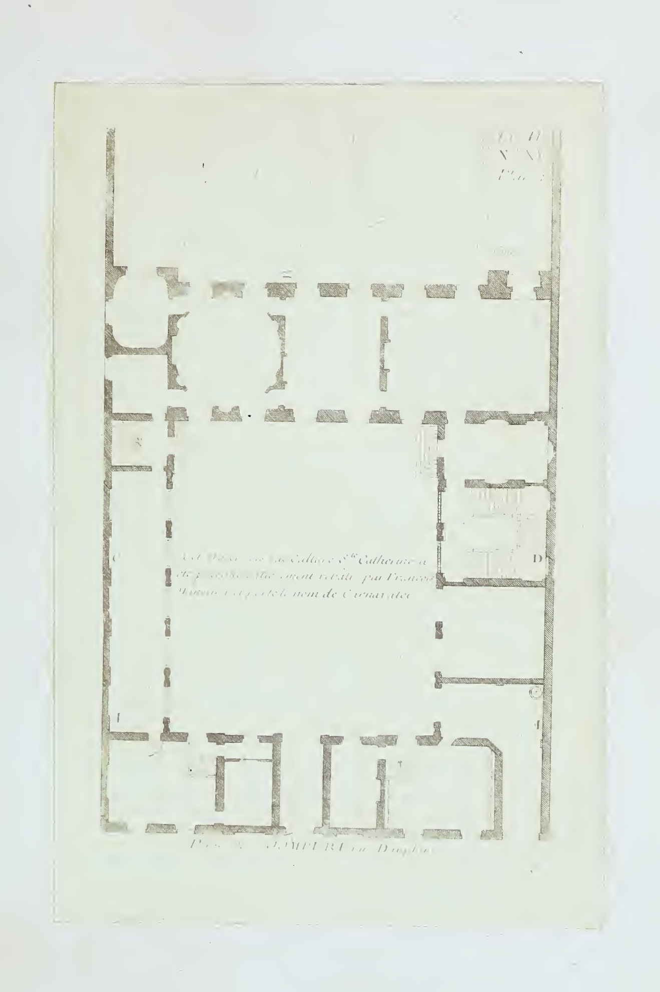
grand nombre, des bourgeois qui voulaient s'affranchir des taxes de la ville, en renonçant à la protection qu'offrait ſon enceinte : ce fut la rue des Francs-Bourgeois.

Sous François Ier, la culture de Sainte-Catherine valait au prieuré ſoixante livres de rente (1), mais il lui fallait payer rede-

(1) Tant que l'hôtel des Tournelles, ſitué autrefois où eſt aujourd'hui la place Royale, a ſubſiſté, il devait au prieur & aux religieux de Sainte-Catherine lods & ventes, cens & rentes ; car en ce temps-là les rois ne regardaient pas comme une choſe indigne d'eux de payer des lods & ventes à leurs ſujets. François Ier même les a payés à l'exemple de ſes prédéceſſeurs ; mais quand Henri IV eut fait la place Royale, loin de les payer, il vendit les maiſons & les places à la charge d'en payer les droits ſeigneuriaux, tant à lui qu'à ſes ſucceſſeurs. Cependant les religieux n'eurent pas ſujet de ſe plaindre, puiſqu'il leur donna en échange la ſeigneurie de ſeize maiſons du fief de Bezée aſſis autour de l'hôtel de Bourgogne, qui lui appartenait ; ce qui fut exécuté en 1615, par Louis XIII. (Félibien. *Hiſtoire de Paris*, livre VI.)

vance à l'abbaye de Saint-Victor, dont l'abbé avait été de tout temps ſeigneur de Sainte-Catherine. Ce vaſſelage ne plaiſait pas aux religieux du Val des Ecoliers, qui, pour s'en affranchir & en même temps tirer le plus poſſible de leur culture, réſolurent de ſe défaire de ce qui leur reſtait de terres labourables en faveur de divers particuliers, à condition qu'ils y bâtiraient des maiſons qui ſeraient chargées des cens dus à Saint-Victor. Du nombre des acquéreurs, par contrat du 18 mars 1544, fut Jacques des Ligneris, ſeigneur de Croſnes, préſident au parlement de Paris (1). « Il prit à rentes « foncières, dit Félibien, cinq places en un « continent en la culture Sainte-Catherine. « Ce n'étaient que terres labourables, ſur « leſquelles il fit conſtruire un très-bel « hôtel. »

(1) Félibien. *Hiſtoire de Paris*, morceau déjà cité.


C
D

Ce fut donc fur un fol vierge, où nulle conftruction n'avait exifté, que s'éleva la maifon dont nous commençons l'hiftoire. Le fire des Ligneris était riche : il ne voulut rien épargner pour que l'hôtel qu'il fe préparait fût digne & de lui-même & de fon époque, qui devait plus tard, à fi jufte titre, refter célèbre dans l'hiftoire de l'art. Il s'adreffa donc à fon ami Pierre Lefcot (1), abbé de Clagny, confeiller au parlement que lui-même préfidait, & le pria de lui donner le deffin dont il avait befoin. Clagny, qui aimait furtout l'architecture & y réuffiffait fi bien (2), fe fit un plaifir de tracer lui-même

(1) Pierre Lefcot, né à Paris en 1510, mort en 1571. Il fut prefque toujours le collaborateur de Jean Goujon, digne architecte d'un fi grand fculpteur.

(2) En effet, Pierre Lefcot eft immortel comme architecte, & très-peu connu comme confeiller au parlement & chanoine de Paris. Son art fut chez lui une paffion à

le plan de l'hôtel des Ligneris, & lorſqu'il l'offrit à ſon préſident, il lui dit qu'il s'était efforcé d'en rendre l'ordonnance plus qu'ordinaire. En effet, ce projet fut un chef-d'œuvre, & le ſire des Ligneris comprit qu'il ne ſaurait en confier l'exécution à des mains trop habiles. Il fit appeler Jean Bullant (1) qui arrivait alors d'Italie, lui recommanda de méditer avec ſoin les deſſins de Clagny, ſon premier maître, de ſe procurer les meilleurs matériaux & les ouvriers du plus grand renom, pour pouvoir preſſer l'ouvrage & l'achever ſans interruption. Sur ces entrefaites, le ſire des Ligneris, nommé par François Ier l'un de ſes trois ambaſſeurs au con-

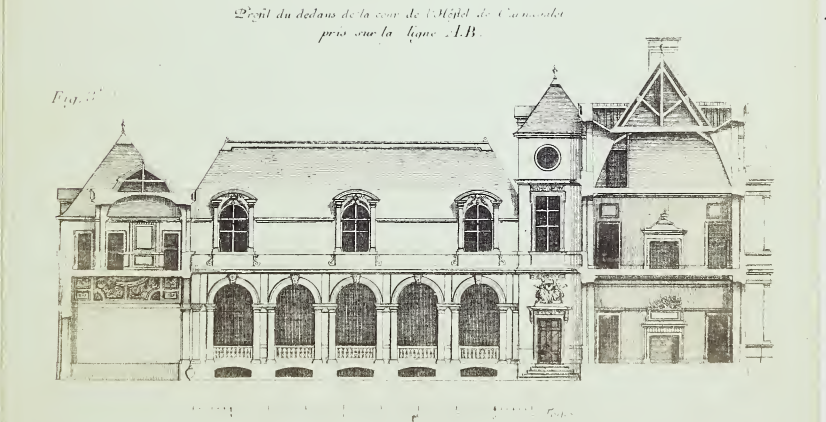
laquelle il ſacrifia tout le reſte. Son plus bel ouvrage eſt la façade de l'Horloge, dans la cour du Louvre.

(1) Jean Bullant, architecte français, étudia d'abord ſous Pierre Leſcot, puis alla en Italie prendre les leçons de Palladio, & travailler ſur l'antique. Il mourut en 1578.

[illegible] de l'entrée de l'Hôtel de [illegible]
du côté de la rue



Profil du dedans de la cour de l'Hôtel de Carnavalet
pris sur la ligne A.B.



cile de Trente (1), partit pour s'acquitter de cette honorable miſſion, au retour de laquelle il fut nommé, en récompenſe, préſident à mortier, l'an 1546. A cette époque, les bons habitants de Paris, qui venaient avant le couvre-feu s'ébattre dans les jardins de la culture Sainte-Catherine, ſuivirent avec intérêt les progrès de l'édifice naiſſant, pour lequel Jean Bullant avait amené des Tuileries un bon nombre de ſes maçons & tailleurs de pierre (2).

Sur de ſolides fondations profondément aſſiſes en terre, on vit s'élever une large fa-

(1) Un des plus fameux & le dernier des conciles généraux. Il ne dura pas moins d'une année entière, & ſe partagea en ſix ſeſſions extraordinaires.

(2) Il y travaillait réellement à cette époque. Un peu plus tard, il conſtruiſit pour le connétable Anne de Montmorency, ſon protecteur, le château d'Ecouen, & pour Catherine de Médicis, la fameuſe colonne aſtronomique qui eſt maintenant engagée dans les murs de la Halle au Blé.

çade préſentant cinq croiſées de front, & deux pavillons en avant-corps placés à ſes deux extrémités. Le rez-de-chauſſée, ſimple & ſévère, formait le ſoubaſſement d'un premier étage à fenêtres cintrées (1). La porte, en plate-bande, ſe couronnait d'une corniche en forme de fronton : elle était ornée de larges encadrements de pierre en boſſages vermiculés. Cette broderie, d'une ſuprême élégance, fut le premier cachet ariſtocratique de l'hôtel : le Louvre & les Tuileries étaient travaillés dans le même ſtyle (2). Mais l'architecture, ſi belle qu'elle

(1) Ainſi le repréſentent les vieilles gravures du recueil d'architecture de J. Marot. Plus tard, Blondel, dans ſon magnifique ouvrage de l'*Architecture Françaiſe*, tome 11, livr. 4, chap. 15, donne d'abord cette façade primitive, puis dans une autre planche de plus grande dimenſion, la façade actuelle modifiée par Manſart.

(2) Desjardins a décoré du dernier vermiculage l'arc de triomphe connu à Paris ſous le nom de Porte Saint-Martin.

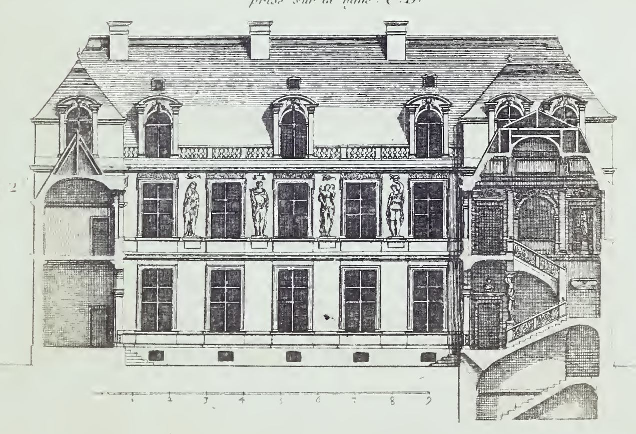
Fig. 1.



279

Elevation du dedans de la cour de l'Hôtel de Carnavalet prise sur la ligne C.D.

Fig. 2.



fût, ne devait pas faire le mérite principal du monument. Partout les pierres que l'on avait choisies de la plus grande dimension, restaient en saillie dans les parties pleines, & laissaient pressentir qu'elles attendaient une forme nouvelle.

En effet, au printemps de 1547, sur un léger échafaud dressé en face de l'entrée, on vit paraître un homme de moyenne taille, jeune encore, au front large & découvert, aux traits fortement arrêtés. Son regard sérieux, la simplicité presque sévère de ses vêtements, la façon particulière dont ses cheveux noirs & sa barbe étaient taillés, faisaient aisément reconnaître en lui un huguenot. Il passa là de longues journées, arrivant au lever du soleil, se retirant après son coucher, prenant à peine quelque nourriture, & promenant sans cesse son ciseau sur la pierre. Mais comme son œil s'ani-

mait, comme il ſuivait avec amour les contours harmonieux du deſſin qu'il avait créé, comme il le careſſait de ſa main légère, comme il arrondiſſait avec délicateſſe les détails les plus fins, creuſait les fonds, enlevait les reliefs, trouvant ainſi la vie ſous la pierre morte, alliant l'art à la nature, la grâce à la vérité. Cet homme, c'était Jean Goujon (1)!

Il ſculpta à l'extérieur de la porte les deux enfants ſi gracieux qui ſont groupés dans un médaillon, dont l'un tient une palme, l'autre

(1) Jean Goujon, ſurnommé le Phidias Français & le Corrége de la ſculpture, naquit à Paris dans le ſeizième ſiècle. Il a ſurpaſſé les anciens dans l'art de travailler le bas-relief; ſeul il eut le mérite de modeler un corps peu ſaillant, de façon à lui donner une rondeur parfaite par la manière d'y fixer la lumière, ou de la faire ſeulement gliſſer, ſuivant le beſoin qu'il en avait pour l'effet qu'il voulait produire. Il mourut aſſaſſiné à la Saint-Barthélemy, le 24 août 1562.


ETUDES CLASSIQUES
INSTITUTION VERDOT
ECOLE POLYTECHNIQUE
MARINE
ECOLE CENTRALE

un rameau d'olivier, & qui ſupportent enſemble l'écuſſon armorié de l'hôtel. De chaque côté du médaillon & dans l'arc du cintre, de magnifiques trophées, des caſques, des épées, des cuiraſſes, achèvent l'ornement du fronton. Sur la clef de la voûte, une admirable figure ailée, dont les pieds repoſent ſur un maſque, ſoutient d'une main la draperie de ſa robe, de l'autre, une corne d'abondance. A l'intérieur, au cintre oppoſé de la voûte & dans la clef, une Renommée tout aérienne, tenant une trompette à la main, effleure de ſon pied un globe terreſtre; au-deſſous d'elle, à droite & à gauche, deux figures ailées, d'une forme légère, à la robe flottante & diaphane, élégantes & ſveltes, s'inclinent gracieuſement & préſentent des palmes triomphales. On peut dire de ce fronton qu'il ſurpaſſe l'autre, & qu'il égale en mérite ce qui nous reſte

de plus pur & de plus gracieux de ſon au teur.

Des deux côtés de la voûte, au-deſſus de chacune des petites portes intérieures, deux bas-reliefs remarquables repréſentaient des lions foulant aux pieds des armures de grandeur demi-naturelle & d'un effet merveilleux (1).

Ces différents morceaux, pleins de ſuavité & de nobleſſe, auraient pu ſuffire à orner l'hôtel, qui cependant ſe continuait avec activité.

L'aile gauche, dont une moitié était à peine aſſez grande pour contenir un majeſtueux eſcalier de pierre, le corps de logis

(1) Ce ſont eux qui décorent maintenant la façade extérieure, à droite & à gauche du fronton. Il eſt très-poſitif que ce déplacement fort curieux eſt dû à Manſart. Le recueil de J. Marot, déjà cité, montre bien ces deux reliefs à l'intérieur, en face des quatre ſaiſons du même auteur.



du fond ſéparant la cour d'honneur du jardin, s'élevaient rapidement.

Le préſident des Ligneris, déjà avancé en âge, était preſſé de jouir, & il s'établit dans ſon hôtel, dès l'année 1548, auſſitôt que les travaux de groſſe conſtruction furent achevés, ſe réſervant de ſurveiller lui-même les détails d'ornement, car il ſe complaiſait dans ſon ouvrage. Il fit ſculpter la riche baluſtrade de pierre qui ſurmonte le corps de logis de devant, du côté de la cour (1), par maître Ponce (2), célèbre ornemaniſte du temps, qui exécuta auſſi tous les maſques des clefs de cintre au rez-de-chauſſée, les

(1) Il eſt curieux d'examiner les deux gouttières de plomb ouvragé qui s'en échappent. Les rameaux légers de vigne qui ſerpentent autour d'elles & les décorent, prouvent que pas un ſeul détail ne fut négligé dans l'exécution de l'hôtel.

(2) Ponce Trébati, ſculpteur florentin, vint en France vers l'an 1500, ſous le règne de Louis XII, & mourut fort avancé en âge, vers l'avénement de François II.

guirlandes & les médaillons qui décorent les fenêtres à l'extérieur.

Goujon lui-même fut rappelé ; Goujon, vieilli de cinq ou ſix années, & devenu célèbre, revint avec amour à l'hôtel des Ligneris, où il avait commencé ſa gloire (1). La manière de l'artiſte s'était modifiée ; elle était devenue large & ſévère ; il lui fallait plus d'effet, de plus grandes proportions, & il tailla en pleine pierre ſur les trumeaux de face du premier étage, au fond de la cour, les figures coloſſales des quatre ſaiſons, ſi admirables de relief & de vigueur. Sous le ſigne du Bélier, un jeune homme ceint de roſes, couronné de roſes, vêtu d'une légère tunique, repréſente le Printemps. L'Eté vient enſuite : c'eſt la blonde Cérès, à la riche couronne d'épis, à la robe flottante, à la

(1) Saint-Victor. *Tableau de Paris*, tome II.



faucille tranchante & recourbée ; le Cancer eſt au-deſſus de ſa tête. Puis, l'Automne, plein de force, aux membres robuſtes, tenant dans ſa droite des raiſins, portant de l'autre main une corne d'abondance chargée de fruits ; il eſt ſous le ſigne de la Balance. Après l'Automne, le Capricorne nous amène l'Hiver : c'eſt une vieille toute courbée, enveloppée d'un manteau qu'elle croiſe ſur ſa poitrine. Sous les plis de ce manteau, on devine ſes membres engourdis, on tremble à voir cette figure glacée (1).

(1) Blondel, l'illuſtre profeſſeur d'architecture que nous avons cité plus haut, écrit dans une de ſes leçons, tome III, page 113 : « Tous ces morceaux devraient être jetés en « moule, pour orner les ateliers de nos ſculpteurs, & ap- « prendre aux élèves ce que peut le ciſeau d'un maître « habile, quand il veut rendre l'expreſſion & la plus vraie « & la plus idéale ; ils prouveraient du moins que la ſculp- « ture peut donner l'âme, & pour ainſi dire la vie à la pierre « & au marbre. »

Ici ceſſe l'œuvre de Jean Goujon pour l'hôtel de Carnavalet; c'eſt par ce dernier eſſai qu'il préludait aux cariatides du Louvre !

Tout ce qu'il y avait alors de noble à Paris, attiré par le rang du préſident des Ligneris, & la richeſſe de ſon hôtel, vint le viſiter en foule. Parmi ſes amis intimes, il en était un ſurtout, grave & ſavant, appréciateur des arts, non comme les ſeigneurs d'alors par mode, mais par goût & par ſentiment éclairé du beau. C'était le ſire de Kernevenoy (1), ou, comme on l'appelait à la cour, pour adoucir ce nom de famille bretonne, François de Carnavalet, un des

(1) François de Kernevenoy, ſeigneur breton, était fils de Philippe de Kernevenoy & de Marie Duchâtel. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à la cour pour y faire ſon chemin dans la carrière des armes. L'ancienneté de ſon nom le fit admettre tout d'abord dans la maiſon du Roi.

plus parfaits gentilshommes du temps. Arrivé jeune à Paris, il avait été rapidement avancé par ſon mérite, & à l'époque où nous ſommes, âgé de vingt-huit ans à peine, il était premier écuyer du roi Henri II. Homme d'épée, il recherchait la ſociété du vieux préſident, & trouvait dans ſa converſation de quoi s'inſtruire de choſes nouvelles pour lui qui ne voulait reſter étranger à aucune des connaiſſances qu'il pouvait acquérir. L'hôtel des Ligneris, cette grande affaire du préſident, fixa ſurtout l'attention du baron de Carnavalet, & plus d'une fois ſes conſeils en matière d'architecture furent goûtés & ſuivis par le vieux magiſtrat.

Les choſes allèrent ainſi juſqu'en 1556 : le onzième jour du mois d'août de cette année, le préſident des Ligneris décéda en ſon hôtel, & fut inhumé dans l'égliſe Sainte-

Catherine de la Culture, où on lui éleva un magnifique tombeau (1).

Précifément à la même époque, François de Carnavalet, que fon efprit, fa valeur & fa fageffe avaient mis en grande confidération, fut choifi par le roi pour être gouverneur du duc d'Anjou, fon fils, qui fut enfuite roi de Pologne & puis roi de France (2). Il fe conduifit admirablement dans ce

(1) Ce maufolée, dont Piganiol de la Force donne la defcription dans fon livre fur Paris, eut pour pendant, dans la même églife, celui du chancelier de Birague, mort en 1572, & comme le préfident des Ligneris, un des bienfaiteurs de ce quartier. C'eft à lui qu'on doit la fontaine fituée rue Saint-Antoine, en face du collége Charlemagne. Elle a confervé le nom de fon fondateur.

(2) Sous le nom de Henri III, Millot dit de lui : Il eft « étonnant que ce prince, qui s'était fait une brillante répu« tation n'étant que duc d'Anjou, fe foit rendu fi méprifa« ble étant roi. » Hâtons-nous d'ajouter qu'après avoir été fon gouverneur, le baron de Carnavalet refta chef de fon confeil & furintendant de fa maifon, ce qui lui permettait

nouveau poſte, & pour récompenſe fut fait chevalier de l'ordre du roi l'an 1560; puis gouverneur d'Anjou, de Bourbonnais & de Forez (1).

Pendant dix années qu'il paſſa auprès de ſon élève ſans le quitter, il revit à peine l'hôtel des Ligneris. Le fils du préſident, Théodore des Ligneris, l'habitait encore,

d'exercer encore une heureuſe influence ſur la conduite du jeune prince. Mais le gouverneur étant mort deux ans avant que ſon élève ne fût appelé au trône de Pologne, celui-ci fut bientôt entraîné par ſes mauvais penchants.

(1) C'eſt lui qui mérita cet éloge dans l'hiſtoire : « Tant « que le duc d'Anjou fut ſous la conduite de ce mentor, il « fut le plus grand ſujet de la maiſon royale. Le public, « prévenu en faveur du bon naturel des princes, leur fait « ordinairement honneur de leurs bonnes qualités, & re- « jette tout ce qu'ils ont de mauvais ſur ceux qui ont eu « ſoin de leur éducation; ici, tout au contraire, on rap- « porta à Carnavalet tout ce que le prince, ſon élève, eut « de bon, & le déréglement fut imputé à qui il apparte- « nait. » — Piganiol de la Force, tome II.

mais en ſilence & ſans grand attirail d'ouvriers & d'artiſtes comme au temps de ſon père. La cour était triſte, les appartements muets ; une chambre était reſtée tendue de noir, pour indiquer que l'homme qui avait donné la vie à ces lieux n'exiſtait plus. Non-ſeulement l'aile droite entière du bâtiment qui reſtait à faire ne fut pas élevée ; mais tout ce qui n'avait pas été achevé dans les autres corps de logis, du vivant du préſident, reſta ſuſpendu après ſa mort, ſans que Théodore des Ligneris permît d'y toucher. Le chagrin de la perte qu'il avait faite lui avait fait prendre cette maiſon en dégoût, & ſi ce n'eût été reſpect pour la mémoire du préſident, il n'aurait pas été éloigné de la vendre. Il n'héſita plus dès que les circonſtances ſuivantes lui eurent permis de le faire ſans regret.

Le baron de Carnavalet, libre du gou-

vernement de ſon élève, avait épouſé, en 1566, Françoiſe de la Baume, fille de Jacques de la Baume, comte de Montrevel (1). Heureux dans cette union dont il devait trop peu jouir, il initia ſa femme à ſes amitiés d'autrefois, & le fils du préſident ne fut pas oublié. Dès lors, il aurait acheté l'hôtel des Ligneris auquel il était attaché par tant de ſouvenirs, ſi le roi ne lui eût pas fait la faveur de lui conſerver un logement au Louvre, ſa vie durant. Toutefois, il engagea ſa femme à donner ſuite à cette idée, s'il mourait avant elle, lui repréſentant que cet hôtel était digne de ſon rang, convenable à l'état de ſa maiſon, &, en outre, qu'après les Ligneris, il ne revenait mieux à perſonne qu'aux Carnavalet. Le moment vint trop tôt de réaliſer ce projet. Le jeudi 29 juin

(1) Piganiol de la Force. *Deſcription de Paris*, tome II.

1571, jour de l'entrée de la reine Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, à Paris, la maréchale de Cossé, dame d'honneur de la reine, eut pour chevalier le baron de Carnavalet, qui l'accompagna pendant toute la cérémonie (1), après laquelle il fut saisi d'une fatigue & d'une fièvre violentes. Il y succomba & fut enterré avec pompe à la paroisse royale de Saint-Germain-l'Auxerrois, où son meilleur ami, le chevalier de Cheverni, lui fit ériger un tombeau qu'on voyait encore il y a peu d'années au côté droit du chœur de l'église, avec cette épitaphe gravée en lettres d'or sur une table de marbre noir :

FRANCISCO CARNEVENOEO

ARMORICO

NOBILI AC STRENUO VIRO,

(1) Félibien. *Extraits des regiſtres & comptes de la ville de Paris.*

CUI OB EXIMIAM VIRTUTEM ET MORUM
INTEGRITATEM,
HENRICUS II GALLIARUM REX
ET CATHARINA CONJUX,
CARISSIMI FILII HENRICI PUERILEM
AETATEM INFORMANDAM
COMMISERUNT,
QUI BELLI PACISQUE ARTIBUS EGREGIE
INSTRUCTUS;
FORTITUDINIS ET PRUDENTIAE FAMA
SUPRA OMNEM INVIDIAM CLARUIT;
QUIQUE (QUOD RARIUS INTER PESSIMA OEVI
SUI EXEMPLA)
PROBITATEM COLUIT,
INTER MAXIMAS AUGENDAE REI FAMILIARIS
OPPORTUNITATES, OPES NEGLEXIT,
ET SUI SEMPER SIMILIS VIXIT.

PHILIPPUS HURALTUS CHEVERNIUS

DIUTURNA AC ARCTA NECESSITUDINE

CONJUNCTISSIMO AMICO, JUSTIS PERACTIS,

BENEVOLENTIAE ERGO,

MOERENS PIENTISSIMÈ POSUIT.

AN. 1571. VIXIT AN. 51. MENS 4. DIES 15. (1)

(1) On peut la traduire ainſi :

A FRANÇOIS DE CARNAVALET

gentilhomme breton,

plein de nobleſſe & de courage,

que ſon rare mérite & la pureté

de ſes mœurs

ont fait choiſir à Henri II, roi de France,

& Catherine, ſon épouſe,

pour lui confier la jeuneſſe

de leur très-cher fils Henri

à gouverner.

Doué, pour la paix & pour la guerre, de talents

remarquables,

il brilla d'une réputation de courage & de prudence

au-deſſus de toute envie ;

& (choſe plus rare, parmi tant de mauvais exemples

Françoiſe de la Baume, dame de Carnavalet, ſe ſouvint de la volonté du ſire ſon mari ; elle quitta le Louvre & vint s'établir avec ſon jeune fils à l'hôtel des Ligneris, où ils remplacèrent le fils du préſident. Rien ne fut changé dans cette ſilencieuſe demeure : ſeulement un ouvrier habile ſubſtitua, un matin, à l'ancien blaſon qui ſurmontait la porte, les armes de Carnavalet, & le

de ſon temps)
il demeura intègre ;
Avec tant d'occaſions de s'enrichir
il mépriſa la fortune,
& vécut toujours *lui !*
PHILIPPE HURAULT DE CHEVERNI,
qu'une étroite & longue intimité
attachait à lui, après ſa mort
comme témoignage d'amitié,
dans ſa douleur, lui érigea ce pieux monument.
L'an 1571. Il mourut à 51 ans 4 mois 15 jours.

jour où ſon fils atteignit ſa dixième année, la veuve, encore vêtue de deuil, le fit venir dans la grande ſalle de réception, &, en préſence de tous les ſerviteurs aſſemblés, lui adreſſa ces ſolennelles paroles : « Char-
« les, baron de Carnavalet, ſire de Noyon,
« unique enfant & héritier de François de
« Carnavalet, grand écuyer, chevalier de
« l'ordre du roi ; aux fiefs & propriétés que
« vous tenez de votre père, en ligne di-
« recte & ſucceſſion légitime, moi, Fran-
« çoiſe de la Baume, votre mère, j'ajoute
« en don cet hôtel dont voici les titres &
« qui vous appartient d'aujourd'hui.

« Baron de Carnavalet, vous êtes chez
« vous. »

On était alors en 1578 (1) : l'hôtel prit dès ce moment & pour toujours le nom

(1) Félibien. *Hiſtoire de Paris*, livre VI.

d'hôtel de Carnavalet : il avait à peine appartenu trente ans à la famille des Ligneris (1).

(1) La famille des Ligneris n'eſt pas éteinte. Le fils de Jacques des Ligneris, le préſident à mortier, a ſuivi la carrière des armes. Il s'appelait Théodore. Ses enfants & petits-enfants ont fait de même. Le comte des Ligneris eſt mort, en 1826, officier ſupérieur des gardes du corps du Roi. Le marquis des Ligneris, ſon fils, & le vicomte des Ligneris, ſon neveu, exiſtent encore.



II

La famille de Carnavalet conſerva l'hôtel qui porte ſon nom, pendant environ un ſiècle. Cette période eſt preſque ſans intérêt pour nous. Les deſcendants du premier écuyer du roi Henri II vivent obſcurs dans des emplois de cour qu'ils ne rehauſſent pas de l'éclat d'un grand mérite. Nous retrouvons le dernier d'entre eux accompagnant, en qualité de lieutenant des gardes-du-corps, l'infante Marie-Thé-

rèſe d'Eſpagne, femme de Louis XIV, à ſon entrée à Paris, le 26 août 1660 (1). Ce fut lui qui aliéna l'hôtel de ſa famille, dont un riche magiſtrat du Dauphiné, M. d'Agaurri, devint propriétaire (2). Celui-ci eut l'honneur d'y mettre la dernière main ; car, bien qu'à la fin du ſeizième ſiècle, l'architecte du Pont-Neuf, Androuet du Cerceau (3), eût été appelé pour le terminer, il

(1) Félibien. *Extrait des regiſtres & comptes de la ville de Paris.*

(2) J. Marot, l'architecte déjà cité, fort ſujet d'ailleurs à défigurer les noms propres, écrit d'Argouge, & il eſt juſte de dire qu'il y a eu un magiſtrat de ce nom. Il a été enterré dans l'égliſe de Saint-Paul-Saint-Louis, voiſine de l'hôtel de Carnavalet. On voyait encore au ſiècle dernier ſon monument, œuvre de Coyſevox.

(3) Jacques Androuet du Cerceau, né à Orléans, travailla beaucoup à Paris, pour les familles riches de ſon époque. Les hôtels de Sully, de Bretonvillers, de Mayenne, des Fermes, lui ſont dus. Il mourut hors de France, d'où les perſécutions religieuſes l'avaient contraint à s'exiler.



ne put qu'ajouter quelques ornements à l'enſemble, avant de fuir pour éviter les perſécutions dont on ne ceſſait de tourmenter les calviniſtes. Il eut à peine le temps de faire exécuter ſur de ſimples croquis, non encore arrêtés, que Jean Goujon avait laiſſés après ſa mort (1), à l'intérieur, ſur la façade de l'aile gauche, & dans le ſtyle des quatre Saiſons, les quatre Eléments. C'eſt d'abord la Terre : elle tient une corne d'abondance ; à ſes pieds eſt couché un lion, ſymbole de la force ; puis l'Eau, qui s'appuie ſur un gouvernail ; un dauphin & une écreviſſe ſe tiennent à ſes côtés : vient enſuite l'Air, à la chevelure flottante, une main élevée, un pied ſur les nuages : auprès de lui, eſt un aigle, les ailes à demi déployées ; enfin le Feu, avec une ſalamandre dans les

(1) Saint-Victor. *Tableau de Paris*, tome II.

flammes, & un phénix renaiſſant. Il eſt facile de retrouver dans chacune de ces créations la penſée du maître, ſon deſſin même; mais l'exécution eſt froide & mal aſſurée. C'eſt le ciſeau d'un ſculpteur vulgaire : l'art n'eſt plus là.

Un artiſte pourtant devait mettre encore la main à l'hôtel de Carnavalet. François Manſart (1) fut chargé par M. d'Agaurry

(1) François Manſart, né à Paris en 1598, mort en 1666. Architecte du plus grand mérite, il avait la rare qualité d'être fort difficile à ſe ſatisfaire lui-même. Ses nombreux ouvrages ont embelli Paris, ſes environs, & même pluſieurs provinces. Il avait autant de probité que de talent. Il ne faut pas le confondre avec Hardouin Manſart, ſon neveu, qui lui ſuccéda dans l'intendance des bâtiments du roi avec autant de talent peut-être, mais avec moins de conſcience. C'eſt ce dernier qui, en ſoumettant des plans à Louis XIV, y laiſſait des choſes ſi abſurdes, que le roi les voyait du premier coup d'œil : auſſitôt il feignait de s'extaſier ſur les connaiſſances & le bon goût du monarque, & s'écriait : « Votre majeſté n'ignore rien ; elle en fait plus en archi- « tecture que les maîtres eux-mêmes ! »

de l'achèvement de l'hôtel en 1634, près de quatre-vingt-dix ans après la conftruction primitive. La cour d'honneur carrée avait été conçue de telle forte que l'aile droite, deftinée aux écuries, aux remifes & au logis des ferviteurs, ne dépaffât pas le bandeau qui règne au-deffus des mafcarons de Ponce Trébati. La régularité intérieure du monument voulait une furélévation : Manfart y préluda, en modifiant la façade extérieure. Il appuya le foubaffement d'un ordre de pilaftres ioniques accouplés, décora le premier étage de douze colonnes, exhauffa les fenêtres, qui ne furent plus cintrées, & fit régner au-deffus les guirlandes de fleurs & les médaillons qu'on voit encore aujourd'hui. Comme il voulait à la fois refpecter l'afpect du monument & l'enrichir, il eut l'heureufe audace de tranfporter de l'intérieur à l'extérieur les deux bas-reliefs fi remar-

quables, qui repréſentent des lions foulant aux pieds des armures, en grandeur demi-naturelle & d'un effet merveilleux. Il ſe conforma, du reſte, au ſtyle adopté par Bullant, & malgré ſon mérite perſonnel continua le deſſin de Clagny ; il ne pouvait mieux faire (1). Obligé par cette conſtruction d'ajouter une ſixième fenêtre à la façade extérieure, il eut le bon ſens de ne la point faire entrer dans le pavillon d'avant-corps, dont il aurait ainſi détruit la ſymétrie ; il la perdit au contraire dans la ligne principale d'architecture, ſans la faire reſſortir par aucun ornement. Du côté du jardin, il était plus à l'aiſe : il y fit régner des manſar-

(1) Manſart ne changea rien dans la diſtribution & dans la décoration de l'hôtel Carnavalet, contre cet uſage ſi commun de tous les temps. (Pingeron. *Vie des Architectes*, tome 1.)

des (1) au-deſſus du premier étage, de façon à donner plus d'élévation au bâtiment qu'il n'en a ſur la cour.

La mode du temps l'obligea à remplacer par une rampe de fer la rampe de bois ſculpté de l'eſcalier d'honneur : ce fut un tort; car cette rampe était, ainſi que la charpente des combles qui ſubſiſte encore (2), un chef-d'œuvre en ſon genre & toute de cœur de chêne. Il ne fut pas plus heureux pour ce qu'il fit exécuter en ſculpture. Il manquait néceſſairement quatre fi-

(1) Sorte de couverture briſée, de l'invention de Manſart, & à laquelle il laiſſa ſon nom. Elle remplaça heureuſement les hautes toitures d'ardoiſes qui venaient tomber preſque à pic ſur les bâtiments.

(2) Cette charpente, toute conſtruite en porte-à-faux, fait encore l'admiration des ouvriers d'aujourd'hui. Ils s'accordent à dire que, par l'aſſemblage & la qualité du bois, elle eſt deſtinée à durer autant que les pierres de l'hôtel.

gures aux trumeaux de l'aile nouvellement conſtruite.

La conception de Jean Goujon était ſeulement de huit figures, les quatre Saiſons & les quatre Eléments. Nous avons dit comme il ſculpta les quatre Saiſons avant la Saint-Barthélemy : les quatre Eléments conçus & deſſinés par lui furent exécutés par une main inconnue.

Van Obſtal (1) fit en bas-relief dans les quatre trumeaux nouveaux, quatre déeſſes, Vénus, Diane, Hébé & Junon, ſans deſſin, ſans caractère ; il faut le dire, ſans correction (2). Ce fut lui qui ſculpta, ſur la façade

(1) Van Obſtal, né à Anvers en 1594. Voir les *Mémoires inédits des membres de l'Académie Royale;* Paris, Dumoulin, 1854.

(2) Les douze trumeaux ainſi remplis, avec quatre ſignes ſur les Saiſons, ont fait croire à certains auteurs, & Blondel lui-même a propagé cette erreur, qu'on avait voulu repréſenter les douze ſignes du zodiaque. Il n'en eſt rien.

extérieure, la Force & la Vigilance, & qui plaça ſur le faîte en avant, une Minerve appuyée ſur ſon égide; en arrière ſur la cour, une Flore tenant des couronnes, deux ſtatues qui manquent de perſpective & de grandeur. Le relief placé dans un cadre en pierre, à l'angle de la rue Neuve-Sainte-Catherine, ne vaut guère mieux : c'eſt un hors-d'œuvre fait après coup, & qui n'était pas dans l'ordonnance première du bâtiment. L'allégorie, d'ailleurs (on faiſait alors beaucoup d'allégories), eſt froide & commune. Elle repréſente l'Abondance, la Paix & la Vérité unies par l'Amour, tandis que les Vents ſoufflent en vain la diſcorde au-deſſus de leur tête.

Il eſt juſte de dire que l'ornement proprement dit fut, au contraire, bien exécuté, riche & de fort bon goût. Dans l'intérieur, des deſſus de portes & de fenêtres parfai-

tement traités, s'entourent de guirlandes légères & bien tombantes; des aſtragales du meilleur ſtyle, & qui ſont aujourd'hui remarquablement conſervés (1), règnent autour des plafonds; partout des boiſeries purement profilées, dans leſquelles s'encadrent des peintures de fantaiſie, dont quelques-unes ſubſiſtent encore (2). Voilà ce que l'hôtel de Carnavalet doit à l'architecte de Louis XIV. N'oublions pas de dire qu'il obtint auſſi une conceſſion d'eau priſe à la

(1) Ce qui en fait la beauté, ce n'eſt pas ſeulement la variété des ſujets & la correction du deſſin, mais c'eſt qu'ils ſont ſculptés en plein plâtre, genre délicat & difficile, dont on évite l'écueil aujourd'hui par des pâtes moulées.

(2) Dans l'antichambre de l'appartement de madame de Grignan, deux toiles ovales qui ſe font pendants, repréſentent, la première, une femme en coſtume perſan, avec des fruits; l'autre, une chanteuſe, qu'un muſicien placé derrière elle accompagne de la flûte.

fontaine de Birague (1), qu'il la diſtribua dans toute la maiſon, & fit diſpoſer au milieu du jardin un beau baſſin de pierre qu'il anima d'un jet d'eau.

Telle eſt l'habitation qui fit tant d'envie à Marie de Rabutin de Chantal, marquiſe de Sévigné (2), la femme la plus ſpirituelle de la cour du grand roi, mais auſſi la plus difficile à ſatisfaire, la plus eſclave de l'étiquette, des belles manières & du ton. Avant cet hôtel, elle en avait changé dix fois, comme l'atteſtent ſes lettres, & aucun n'avait pu lui plaire. Elle avait habité toutes les rues du Marais : ici c'était le ſalon, là le

(1) Elle-même recevait l'eau de la pompe de Notre-Dame. Ce fut la quatorzième fontaine établie à Paris.

(2) Elle était alors dans tout l'éclat de ſon eſprit & de ſa réputation. Reçue à la cour avec une faveur aſſez marquée de la part du roi, elle fut recherchée avec empreſſement par les plus grands perſonnages, qu'elle recevait à ſon tour.

jardin, plus loin le voiſinage qui ne convenaient pas. Son rêve, c'était un hôtel de belle apparence, aſſez vieux pour être noble, aſſez moderne pour être élégant & commode, aſſez grand pour que toute ſa famille y tînt à l'aiſe, aſſez circonſcrit pour que ſon état de maiſon n'y parût pas trop meſquin, aſſez animé pour que la cour de Louis XIV pût y entrer dans ſes carroſſes & s'y mouvoir avec fracas, aſſez paiſible pour que dans un ſanctuaire intime, donnant ſur le jardin, la maîtreſſe ſe recueillît & laissât tomber de ſa plume les lettres les plus élégantes, les plus ſpirituelles qui ſoient au monde. Ce rêve, l'hôtel Carnavalet le réaliſa. Auſſi, que de mouvement, que de ſoucis, que de craintes, que d'eſpérances pour l'avoir, dès qu'elle le connut! Que de joie, que de bonheur quand elle fut ſûre de le poſſéder! & par-deſſus tout, quelle conſtance à

le garder, pour une belle dame jufques-là fi changeante, fi capricieufe à contenter ! Elle y demeura vingt ans ! Elle y mourut (1) !

Il eft curieux de voir dans fes lettres comme elle fe paffionna pour cette maifon. La première fois qu'elle en fait mention, elle écrit à fa fille :

« Vichy, mardi 7 feptembre 1677.

« Je vous conjure feulement de mander
« à d'Hacqueville ce que vous avez réfolu
« pour cet hiver, afin que nous prenions
« l'hôtel de Carnavalet, ou non. »

(1) Elle n'y mourut pas à proprement parler : dans fon dernier voyage à Grignan, elle fe donna tant de foins pendant une longue maladie de fa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue, dont elle fut victime le 14 janvier 1696. Elle avait toujours l'hôtel Carnavalet, que fa famille habita même encore quelques années après fa mort.

« Vichy, lundi 13 ſeptembre 1677.

« La Providence veut que vous veniez « cet hiver, & que nous ſoyons en même « maiſon ; je n'ai nul deſſein d'en ſonner la « trompette ; mais il a fallu le mander à « d'Hacqueville, pour nous arrêter le Car- « navalet. Il me ſemble que c'eſt une grande « commodité à toutes deux (1), & bien de « la peine épargnée de n'avoir point à nous « chercher. Il y a des heures du ſoir & du « matin quand on loge enſemble, qu'on ne « remplit point quand on eſt pêle-mêle « avec les viſites. Car je compte, ma belle, « que vous viendrez dans l'appartement de « ma maiſon que je vous ai deſtiné. »

(1) La fortune de madame de Sévigné n'était pas aſſez conſidérable pour qu'elle pût, ſans ſe concerter avec ſa fille, louer un ſi vaſte hôtel. Elle plaide ici en faveur de ſon projet favori de réunion.

« Vichy, jeudi 16 feptembre 1677.

« Je crois que d'Hacqueville nous a pris « *la Carnavalette ;* nous nous y trouverons « fort bien ; il faudra tâcher de s'y accom- « moder, rien n'étant plus honnête, ni à « meilleur marché que de loger enfemble.»

« Vichy, dimanche 19 feptembre 1677.

« D'Hacqueville lanterne tant pour *la* « *Carnavalette*, que je meurs de peur qu'il « ne la laiffe aller : Eh ! bon Dieu ! faut-il « tant de façon pour fix mois ? Avons-nous « mieux ? Ecrivez-lui, comme moi, qu'il ne « fe ferve point, en cette occafion, de fon « profond jugement. »

Il faut dire, pour l'intelligence de ce paf- fage, que le propriétaire de l'hôtel Carna-

valet, M. d'Agaurry, habitant le Dauphiné, louait ſa maiſon de Paris, laquelle était fort recherchée. La famille qui l'occupait alors (celle de madame de Lillebonne) finiſſait ſon bail au 1[er] octobre ; celui de madame de Sévigné, au contraire, n'expirait qu'au 1[er] avril ſuivant, & il s'agiſſait d'avoir concurremment pendant ſix mois le loyer de deux hôtels, ſi on ne voulait pas laiſſer aller la Carnavalette à un autre.

« Vichy, mardi 21 ſeptembre 1677.

« Je crois que d'Hacqueville nous louera
« l'hôtel de Carnavalet, à moins que ma-
« dame de Lillebonne ne ſe raviſe & n'en
« veuille pas ſortir à cette Saint-Rémi (1).

(1) La Saint-Rémi tombe le 1[er] d'octobre.

« Je reconnaîtrais bien notre guignon à « cela. »

« Vichy, mercredi 22 ſeptembre 1677.

« Je crois que *la Carnavalette* nous ſera « meilleure que l'autre maiſon qu'on nous « avait indiquée (1), mais qui eſt fort pe- « tite, & où pas un de vos gens ne pour- « rait loger. Nous verrons ce que fera le « grand d'Hacqueville : je meurs de peur « que madame de Lillebonne ne veuille « pas déloger. »

« Langlar, vendredi 24 ſeptembre 1677.

« J'attends des nouvelles de d'Hacque-

(1) C'était très-probablement un petit hôtel de la rue Neuve-Saint-Gilles, qui avait été conſtruit pour un ambaſ-ſadeur étranger, & dont madame de Sévigné avait eu envie un inſtant.

« ville ſur cet hôtel de Carnavalet ; mais il
« eſt ſi plein de difficultés, que, ſi nous
« l'avons, ce ſera par madame de Cou-
« langes qui les aplanit toutes. »

« Vichy, ſamedi 25 ſeptembre 1677.

« J'eſpère que d'Hacqueville nous louera
« l'hôtel de Carnavalet, à moins que ſon
« profond jugement, qui veut que tout ſoit
« parfait, lui faſſe perdre cette occaſion,
« qui nous mettrait entièrement ſur le
« pavé. »

« Saint-Pierre-le-Moutier, mercredi 29 ſeptembre 1677.

« Vous ſavez mieux que moi ſi nous
« avons à Paris une maiſon ou non, je n'ai
« plus de lettres de d'Hacqueville (1), & je

(1) Il ne faut pas croire que ce d'Hacqueville, dont le nom ſe répète dans chacune de ces lettres, ait été un in-

« marche en aveugle, ſans ſavoir ma deſti-
« née : qu'importe? c'eſt un plaiſir. »

« Autry, lundi 4 octobre 1677.

« Pour moi, je m'en vais vous ranger *la* « *Carnavalette* (1); car enfin nous l'avons, « & j'en ſuis fort aiſe! »

« Paris, jeudi 7 octobre 1677.

« Ne pourriez-vous point l'amener?» (Il s'agit de la fille de madame de Grignan, celle que madame de Sévigné, dans ſa pré-

tendant de madame de Sévigné : c'était un ami qui fut très-obligeant en toute cette affaire pour la marquiſe. Ce d'Hacqueville était appelé plaiſamment *les d'Hacqueville*, parce qu'il était d'un caractère ſi officieux, qu'il ſe reproduiſait en quelque ſorte pour le ſervice de ſes amis.

(1) Dans ſon contentement, madame de Sévigné donne, pour la troiſième fois, à l'hôtel, ce ſurnom familier par lequel elle le déſigna ſouvent dans la ſuite.

dilection, appelait *ses petites entrailles*, & qui fut plus tard connue sous le nom de madame de Simiane.) Hélas! on n'a que « sa pauvre vie en ce monde : pourquoi « s'ôter ces petits plaisirs-là? Je sais bien « tout ce qu'il y a à répondre là-dessus; « mais je ne veux pas en remplir ma lettre : « vous auriez de quoi la loger du moins; « car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de « Carnavalet. C'est une affaire admirable : « nous y tiendrons tous, & nous aurons le « bel air. Comme on ne peut pas tout « avoir, il faut se passer des parquets & des « petites cheminées à la mode; mais nous « aurons du moins une belle cour, un « beau quartier & de bonnes petites filles « bleues (1) qui sont fort commodes, &

(1) Le couvent des Annonciades célestes ou Filles bleues, de l'ordre de Saint-Augustin, se trouvait depuis 1626, dans la rue Culture-Sainte-Catherine, mitoyen de l'hôtel Carnavalet.

« nous ferons enfemble, & vous m'aimez,
« ma chère enfant. »

« Paris, vendredi 15 octobre 1677.

« Nous fommes en l'air ; tous mes gens « font occupés à déménager : j'ai campé « dans ma chambre ; je fuis préfentement « dans celle de l'abbé, fans autre chofe « qu'une table pour vous écrire : c'eft « affez. Je crois que nous ferons tous fort « contents de *la Carnavalette*.....

« Je vais vous attendre en Carnavalet, « où il me femble que je vais vous rendre « mille petits fervices, pas plus gros que « rien. »

« Paris, mercredi 20 octobre 1677.

« Il faut un peu que je vous parle, ma « fille, de notre hôtel de Carnavalet. J'y

« ſerai dans un jour ou deux; mais comme
« nous ſommes très-bien chez monſieur &
« madame de Coulanges, & que nous
« voyons clairement qu'ils en ſont fort
« aiſes, nous nous rangeons, nous nous
« établiſſons, nous meublons votre cham-
« bre ; & les jours de loiſir nous ôtent tout
« l'embarras & tout le déſordre du délo-
« gement. Nous irons coucher paiſible-
« ment, comme l'on va dans une maiſon
« où on demeure depuis trois mois. N'ap-
« portez point de tapiſſerie (1), nous trou-
« verons ici tout ce qu'il vous faut : je me
« divertis extrêmement à vous donner le

(1) L'uſage des tentures en papier ou en étoffe n'était pas encore adopté pour les appartements. Les boiſeries peintes étaient au contraire d'un emploi général. Les murs qui n'en étaient pas revêtus ſe décoraient par des tapiſſeries ; mais l'hôtel Carnavalet venait d'être entièrement orné de lambris de bois.

« plaisir de n'avoir aucun chagrin, au moins
« en arrivant. »

Et comme elle allait surveiller elle-même les travaux à l'hôtel :

« Je reçois mille visites en l'air des Rochefoucauld, des Tarente (1); c'est quelquefois dans la cour de Carnavalet, sur le timon de mon carrosse. Je suis dans le chaos : vous trouverez le démêlement du monde & des éléments. »

(1) François de la Rochefoucauld, l'auteur des Maximes dont madame de Sévigné parle souvent dans ses lettres & avec la plus grande estime. Elle a dit de lui : « Il est au premier rang de ce que je connais de courage, de mérite, de tendresse & de raison. Je compte pour rien son esprit & ses agréments. » Il mourut en 1680, âgé de 77 ans. — Quant au duc de Tarente, il était d'une très-ancienne & très-noble famille; mais c'était là tout son mérite.

« Paris, mercredi 27 octobre 1677.

« Monſieur de Coulanges vous dira comme
« nous ſommes logés fort honnêtement. Il
« n'y avait pas à balancer à prendre le haut
« pour nous deux; le bas pour monſieur
« de Grignan & ſes filles: tout ſera fort
« bien. »

C'eſt donc en octobre 1677 que madame de Sévigné prit poſſeſſion de cette *Carnavalette* tant déſirée. Elle y reçut preſque auſſitôt ſa fille, qui venait de Provence, & lui fit admirer en détail les beautés & les avantages de l'hôtel. Madame de Grignan y trouva pourtant à redire : les cheminées à la Henri II étaient trop grandes & paſſées de mode ; il n'y avait de glaces nulle part ; les ſalons, au moins, ne pouvaient ſe paſſer de parquet ; il fallait mettre des volets aux

fenêtres, & ménager auſſi quelques petits changements intérieurs.

Madame de Sévigné s'y employa de ſon mieux ; elle eût été déſolée de ne pas donner ſatisfaction à ſa fille ; car, outre qu'elle aurait été privée ainſi du plaiſir d'habiter avec elle, l'hôtel de Carnavalet était trop grand pour elle ſeule ; il eût fallu renoncer à le garder. Auſſi combien elle fut heureuſe d'annoncer à madame de Grignan que tout était obtenu & ſe ferait ſuivant ſes déſirs ! C'était une victoire pour elle que de reſter décidément dans cette demeure de prédilection, où elle devait paſſer la fin de ſa vie.

« Livry, mercredi 3 novembre 1677.

« Je ſuis logée à l'hôtel de Carnavalet. « C'eſt une belle & grande maiſon ; je « ſouhaite d'y être longtemps, car le dé- « ménagement m'a beaucoup fatiguée. »

Puis, après deux ans de négociations avec ſa fille, elle écrivait :

« Paris, mercredi 18 octobre 1679.

« Nous voilà donc arrêtés à l'hôtel de « Carnavalet; nous ne pouvions mieux « faire. Le bon abbé (1) eſt entré d'abord « dans vos deſſeins pour l'ajuſtement de « votre appartement. Il eſt ſurvenu fort à « propos un fort honnête ami de *carpillon* « *frétin*, monſieur d'Agaurry, à qui nous

(1) L'abbé de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, qui paſſait ſa vie avec elle & qui lui fit donation de tout ſon bien dès 1671. Elle l'appelle ſouvent *le bien bon*. Il ne faut pas confondre ce M. de Coulanges, eccléſiaſtique, avec ſon neveu, M. de Coulanges, maître des requêtes, célèbre par ſon talent pour compoſer des chanſons de ſociété. Ce dernier était marié, ne logeait pas avec madame de Sévigné, qui, au contraire, allait fort ſouvent cacheter ſon courrier chez lui.

« avons affaire en ſon abſence : il eſt telle-
« ment entré avec nous dans cette petite
« commodité, qu'il en veut être l'archi-
« tecte ; il s'y entend fort bien : il demande
« ſeulement le temps d'écrire à monſieur
« d'Agaurry, en Dauphiné, pour avoir la
« permiſſion d'attaquer la vieille antiquaille
« de cheminée, dont il ne doute point ; &
« cela étant, il n'y aura rien de mieux, ni
« de plus tôt fait. Tout le malheur, c'eſt
« qu'il vous en coûtera bien moins que ce
« que vous penſez ; ils diſent que cent écus
« feront votre affaire ; ſoyez perſuadée que
« nous aurons grand plaiſir à vous faire
« celui-là. En vérité, c'eſt une choſe étrange
« que l'hôtel de Carnavalet ſans vous. Il
« faut ſe ſoutenir, ma fille, par l'eſpérance
« de vous y revoir, non plus comme un
« oiſeau ni comme un courrier, mais
« comme une perſonne qui n'a plus que

« faire là-bas, & qui veut refpirer un air « qui convient à fes affaires & à fa fanté. »

Et un peu plus tard :

« Paris, vendredi 10 novembre 1679.

« Me voici dans le raffinement de l'hô-« tel de Carnavalet, où je ne trouve pas « que je fois moins occupée de vous, que « vos lettres me foient moins chères, ni « que nulle chofe du monde puiffe faire « diverfion à la continuelle application que « j'ai pour vous.

« Nous vous mettrons l'hôtel de Carna-« valet en état de vous être commode ; le « bon abbé y eft difpofé comme moi. »

En effet, les anciennes cheminées tombèrent, & furent remplacées par de belles cheminées de marbre, petites en comparaifon des précédentes, mais qui font grandes

à leur tour aujourd'hui. Elles exiſtent encore : celles de madame de Grignan ſont d'un magnifique vert de mer, celles de ſa mère d'un blanc d'Italie du plus beau choix. Des glaces, qui étaient alors de la plus grande dimenſion, & qui maintenant ſont très-ordinaires, achevèrent l'ornement. Madame de Grignan s'y mira l'hiver ſuivant tout à ſon aiſe, & quand les viſites qu'elle recevait foulèrent un parquet neuf, la belle comteſſe n'eut rien à déſirer, & fut du meilleur air.

Empreſſons-nous de dire que la compagnie de l'hôtel de Carnavalet était vraiment du choix le plus exquis, & réſumait en elle le grand ſiècle. « Cette réunion brillante, « dit un de nos plus ſpirituels écrivains « modernes (1), en parlant du ſalon de

(1) Loève-Veimars. *Cent-&-un*, tome VIII.

« madame de Sévigné, ſe retrouve dans ma « penſée avec ſon coloris & ſon éclat. Je « revois cette antique ſociété tout entière, « ſur laquelle ſe ſont modelées toutes les « cours & toutes les ſociétés de l'Europe. « J'aperçois en entrant les lourdes dorures, « les peintures majeſtueuſes, les tapiſſeries, « les vaſtes fauteuils, les girandoles & tout « l'attirail de luxe & de grandeur dont ces « murs étaient chargés. Il me ſemble en- « tendre dans la chambre voiſine les cau- « ſeries ſpirituelles, libres & folles de ma- « dame de Coulanges (1), de madame « Saint-Aignan (2); le bégaiement de la

(1) La femme du marquis de Coulanges, dont nous avons parlé dans la note précédente, & la couſine de madame de Sévigné.

(2) Madame Saint-Aignan, ducheſſe de Beauvilliers, dont le mari était membre de l'Académie françaiſe, & dont le fils fut gouverneur du duc de Bourgogne, père de Louis XV.

« ducheſſe de Ludre (1), le rire éclatant de
« l'abbé, & la parole grave & fine du duc
« de la Rochefoucauld (2). Les battants
« s'ouvrent : c'eſt le cardinal de Retz (3),
« le grand coadjuteur, bras deſſus bras
« deſſous avec le chancelier Séguier (4),
« avec Pierrot, comme on le nomme en ce

(1) La ducheſſe de Ludre, plus connue par les lettres de madame de Sévigné, que par elle-même. Son bégaiement était quelquefois, en effet, l'objet des plaiſanteries de ces dames.

(2) Voir la note 1, page 55.

(3) Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, vain, ſpirituel, intrigant, courageux, ambitieux, prodigue, réuniſſant des qualités & des défauts oppoſés, mais doué d'un eſprit ſupérieur, d'une grande mémoire, & d'une amabilité qui le faiſait rechercher.

(4) Pierre Séguier, d'où lui vient ſon ſurnom de *Pierrot*. Chancelier & pair de France, il eut encore un plus beau titre, s'il était poſſible, celui de protecteur de l'Académie françaiſe après Richelieu, auquel il ſuccéda dignement. Il avait été chartreux dans ſa jeuneſſe.

« lieu de bonne humeur : le parlement &
« l'églife n'ont plus rien à faire fous cette
« royauté abfolue, que fe promener & de-
« vifer enfemble. Qui vient en pâmant de
« rire à travers l'antichambre pleine de la-
« quais? C'eft le marquis de Pomenars (1),
« qui n'a plus que deux petits procès, l'un
« pour un rapt, l'autre pour fauffe mon-
« naie. Hier il foupa & coucha chez le juge
« qui l'avait condamné la veille comme
« empoifonneur. Aujourd'hui il vient cher-
« cher le baron de Sévigné pour paffer la
« nuit chez des comédiennes; il eft doré,
« brodé, parfumé, couvert de dentelles &
« de rubans; demain il fe confeffera à
« Bourdaloue (2), ôtera fa perruque blonde

(1) En ce qui touche madame de Sévigné, le marquis de Pomenars, noble débauché, eut le trifte honneur d'entraîner le baron dans plus d'une aventure équivoque.

(2) Bourdaloue, le réformateur de la chaire & le fonda-

« & fe couvrira de cendres. Quel bruit dans
« la cour; quel mouvement! que de flam-
« beaux! que de carroffes! Place à monfieur
« le prince (1)! place à monfieur de Tu-
« renne (2)! place furtout à fon éminence

teur de l'éloquence facrée en France. Il prêcha pendant plufieurs années le Carême & l'Avent, devant Louis XIV, qui aimait mieux fes redites que les chofes nouvelles d'un autre. On l'appelait le roi des prédicateurs & le prédicateur des rois. Auffi eftimable par fa conduite & par fon caractère que par fon talent, il réfuma en lui toutes les vertus de fon état.

(1) Le grand Condé, le vainqueur de Rocroy, duquel on difait qu'il avait le regard d'un aigle & le cœur d'un lion. Il aimait la fociété des gens de lettres : Corneille, Boffuet, Racine, Defpréaux, Bourdaloue étaient fouvent à Chantilly : les lettres le récompenfèrent dignement; l'éloquence de Boffuet ne fut pas pour M. le prince le moindre gage d'immortalité.

(2) Turenne, dont le nom feul vaut un éloge. Le grand Condé difait de lui : « Si j'avais à me changer, je voudrais « me changer en Turenne, & c'eft le feul homme qui puiffe « me faire fouhaiter ce changement. »

« monſieur de Marſeille (1)! car on l'a « ſurnommé *la grêle;* il eſt brutal & il ſe « fâche. Le bon Corbinelli (2) reçoit tout « le monde dès la porte, & madame de « Sévigné ſur ſon ſopha avec ſa cour, en- « tourée de Brancas, de Latrouſſe, de Thian- « ges (3), brillante, parée, le ſein décou- « vert & garni d'une longue guirlande de « fleurs, comme l'a peinte Petitot (4), pro-

(1) C'eſt à propos de ce prélat, que madame de Sévigné écrivait à ſa fille : « Depuis quelques jours M. de Marſeille eſt « fort adouci, & pourvu que vous ne vouliez pas le traiter « comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'eſt pas. »

(2) Corbinelli, ſecrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, homme de goût & d'un eſprit délicat. Sa converſation était fort recherchée. Il mourut âgé de plus cent ans, en 1716.

(3) Intimes de madame de Sévigné.

(4) Peintre en émail du plus rare mérite, auquel Louis XIV accorda une penſion conſidérable & un logement au Louvre. Le muſée de Paris poſſède dans un cadre pluſieurs émaux de cet artiſte, entre leſquels ceux de meſdames de Sévigné & de Grignan ſe font particulièrement admirer.

« digue ſes grâces & ſon eſprit, & recueille
« toutes les hiſtoires, toutes les nouvelles
« du jour, pour les mander à ſa fille. Il me
« ſemble entendre une de ces converſations
« dont l'eſprit a diſparu avec les dernières
« années du ſiècle de Louis XIV ; je crois
« m'initier au ſecret de cette penſée noble
« & grave, entremêlée de licence & de tri-
« vialité, de ces égards familiers, de ces
« perſonnalités innocentes, de cette igno-
« rance gracieuſe, que l'uſage du monde
« & la connaiſſance des hommes rendaient
« preſque ſemblable à du ſavoir ; toutes
« choſes que madame de Sévigné a em-
« portées dans la tombe, mais dont il nous
« reſte un fidèle & gracieux écho, ſes let-
« tres ſi diverſement jugées, ſujet de tant
« d'éloges & de blâme, recueil unique &
« immortel. »

Il nous reſte auſſi le théâtre de ces pré-

cieux ſouvenirs. Le ſalon de madame de Grignan, celui de madame de Sévigné ſont encore intacts. On montre le balcon du haut duquel la mère faiſait, au jour du départ, un dernier ſigne d'adieu à ſa fille; le cabinet où fut tracée d'un ſtyle inimitable cette correſpondance qui devait reſter le modèle & le chef-d'œuvre du genre épiſtolaire. On a conſervé la table de marbre ſur laquelle la mère & la fille déjeunaient au jardin, dans l'intimité, ſans étiquette, ſous les ſycomores dont deux ſeulement ont ſurvécu. Ces vieux arbres, ſans doute, ont vu ſe promener bien des fois ſous leurs ombrages les viſiteurs du petit lever, auxquels leur robe interdiſait les réunions du ſoir : l'abbé Têtu (1), homme tour à tour dévot & mondain, que ſes vapeurs jetaient tantôt dans la ſolitude, tantôt

(1) Madame de Sévigné l'avait ſurnommé *Tètu-tais-toi*, parce qu'il aimait beaucoup à parler.

dans le grand monde, y médita ſûrement plus d'un diſcours d'apparat pour l'Académie françaiſe; Bourdaloue & Maſcaron (1) y repaſſaient leurs ſermons avant d'aller prêcher aux Minimes (2). La petite porte du jardin, dont les verrous ſont rouillés aujourd'hui, s'eſt bien des fois ouverte pour le baron de Sévigné, le fringant gendarme-dauphin, quand il allait furtivement viſiter Ninon, rue des Tournelles, ou régaler de petits ſoupers auteurs & acteurs à la mode, ainſi que diſait ſa mère dans ſon ſtyle de grande dame : « Il voit une petite comé-

(1) Jules Maſcaron, d'abord prêtre de l'Oratoire, puis évêque de Tulles.

(2) Couvent de religieux, dont le nom, *Minimi*, ſignifie les plus petits de tous, ce qui n'empêchait pas que leur meſſe ne fût le rendez-vous de toute la nobleſſe d'épée & de robe, de toute la livrée, de tout le luxe, de tout l'orgueil du temps.

« dienne (1), & tous les Defpréaux & les « Racine, & paye les foupers; enfin, c'eft « une vraie diablerie. »

Madame de Sévigné mourut le 14 janvier 1696. Treize mois après, madame de Coulanges écrivait à madame de Simiane, la petite-fille de fon amie : « Le malheur de « ne la plus avoir m'eft toujours nouveau; « il manque trop de chofes à l'hôtel de « Carnavalet. » C'eft qu'en effet la fplendeur de cette maifon finit avec madame de Sévigné; c'eft que tout l'or d'un fermier-général, Paul-Eftienne Brunet de Rancy, qui l'acheta trois ans après (2), ne put lui rendre l'éclat dont elle avait brillé auparavant: c'eft qu'enfin, fi le cifeau d'un grand artifte

(1) La Champmêlé, élève de Racine, & digne interprète du talent de fon maître. C'eft la première & peut-être la plus belle de nos tragédiennes.

(2) Piganiol de la Force. *Defcription de Paris*, tome IV.

avait marqué une date ineffaçable au front de l'hôtel de Carnavalet, ſi la plume de la plus ſpirituelle des femmes laiſſa une trace profonde dans ſes annales, le luxe impuiſſant d'un financier lui prépara tout un ſiècle d'oubli !

Après la Révolution françaiſe, l'hôtel Carnavalet, propriété de la famille de Pommereul, qui ne l'habitait point, reçut pendant quelques années les bureaux de la Direction de la Librairie. Napoléon y établit plus tard l'Ecole des Ponts & Chauſſées, à la tête de laquelle il plaça le baron de Prony. L'illuſtre ſavant fit appuyer au mur du jardin qui règne ſur la rue Neuve-Sainte-Catherine, une longue galerie deſtinée à l'expoſition permanente des modèles de l'Ecole. Il fit diſpoſer pour lui-même, dans une petite pièce qui domine cette galerie, une ſorte

d'obſervatoire qui conſiſte en une double caiſſe de menuiſerie vitrée : dans ce ſanctuaire qu'il affectionnait particulièrement, il acheva la plus grande partie des importants travaux qui l'ont placé au premier rang de la ſcience.

Par une inconcevable préoccupation administrative, le conſeil de l'Ecole fit revêtir d'une couche de badigeon l'hôtel entier, reliefs & ſtatues, & c'eſt au corps le mieux fait pour comprendre le reſpect dû aux monuments, qu'il faut rapporter ce ſingulier oubli de l'art dont s'indignent les connaiſſeurs, cherchant à grand'peine, ſous cette croûte jaunâtre, les détails & le fini que le ton ſévère de la pierre ferait bien mieux valoir.

En 1829, l'Ecole des Ponts & Chauſſées ayant été transférée dans le faubourg Saint-Germain, une des principales inſtitutions



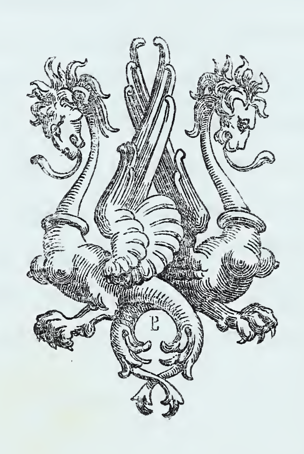
du collége Charlemagne vint s'établir à l'hôtel Carnavalet, qui ſemblait, par le ſéjour d'une école du gouvernement, avoir été diſpoſé à cet uſage. Le chef actuel de cette inſtitution a recueilli avec ſoin les documents relatifs à la maiſon qu'il habite, & n'a pas jugé inutile de les publier.

N'oublions pas de dire que, dans le cabinet du directeur, on admire un magnifique portrait de madame de Sévigné, fait d'après nature, par le célèbre Nanteuil, en 1660 : elle avait alors trente-trois ans (1). Le mérite de cette peinture comme deſſin & comme coloris, la reſſemblance parfaite & la vérité du coſtume feraient ſeuls comprendre ces vers que la réputation de l'ar-

(1) Robert Nanteuil, illuſtre graveur de portraits, né en 1630, mort en 1678. Outre une ſérie de magnifiques gravures, on a de lui quelques toiles & quelques paſtels. Il était lettré & faiſait bien le vers français ; il avait épouſé la fille du fameux Edelinck.

tiſte inſpirait à Boileau, lorſqu'il parle d'un poète orgueilleux dont la vanité ne ſaurait être ſatisfaite,

« S'il ne ſe fait graver au-devant du recueil,
« Couronné de lauriers par la main de Nanteuil. »



III

Au mois d'août 1846, M. Verdot, chef de l'inſtitution qui occupe, depuis 1829, l'hôtel de Carnavalet, eſt devenu à ſon tour le propriétaire de cette intéreſſante maiſon. C'eſt dire aſſez qu'il a ſuivi avec amour ſa penſée première, & qu'il a acquis le droit d'ajouter un chapitre à cette notice, dont la première édition, depuis longtemps épuiſée, remonte à vingt-ſept ans, en octobre 1838.

L'hôtel Carnavalet eſt l'objet d'un culte particulier, dû plutôt encore, il faut le dire, à la mémoire de madame de Sévigné, qu'aux travaux de Jean Goujon. Les Guides de l'Angleterrre, de l'Allemagne & de l'Amérique ont ſignalé à l'attention des touriſtes cette illuſtre demeure, & les Français eux-mêmes, bien qu'en général aſſez peu ſoucieux de ce qui ſe paſſe ſur leur ſol, ont payé un large tribut d'admiration à ce vieux monument.

L'auteur de cette notice pourrait faire une hiſtoire curieuſe des viſites qu'il a reçues depuis vingt-cinq ans, & elle ferait la preuve que le génie n'a pas perdu de ſon preſtige, même dans l'époque trop poſitive où nous vivons. Nos voiſins d'outre-Manche, ſi juſtement épris de madame de Sévigné, ont voulu lui donner mille preuves éclatantes d'admiration. Des *ex-voto*, ſi on l'eût permis,

auraient été ſuſpendus dans le cabinet où la charmante marquiſe avait écrit ſes lettres immortelles. Un jour de vacances, comme ce cabinet était fermé, une lady voulut monter par une échelle placée à l'extérieur juſqu'à la fenêtre, afin, diſait-elle, de ne pas repartir ſans avoir vu le *ſanctuaire;* les feuilles d'un vernis du Japon, contemporain de madame de Sévigné, & ſous l'ombrage duquel elle avait coutume de ſe repoſer, ont été ſouvent recueillies & placées dans les plus ſomptueux albums.

Les viſiteurs allemands & américains n'ont pas été moins pieux; mais nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence ce qui a été le témoignage français & national, depuis un quart de ſiècle. A leur arrivée en France, Leurs Alteſſes Royales madame la grande-ducheſſe de Mecklenbourg-Schewerin, & ſa nièce, madame la ducheſſe d'Orléans,

grandes admiratrices de madame de Sévigné, dans laquelle, ſe plaiſaient-elles à dire, elles avaient appris la belle langue françaiſe (& ſûrement elles la poſſédaient à merveille), témoignèrent le plus vif déſir de viſiter l'hôtel, & ſur la demande de M. le colonel Dumas, alors aide de camp de Sa Majeſté le roi Louis-Philippe, la notice ſur l'hôtel Carnavalet leur fut adreſſée; elles y prirent quelque plaiſir, & voulurent bien faire remercier l'auteur, par le ſecrétaire des commandements, M. Aſſeline, en juillet 1839.

On nous pardonnera de reproduire ici une lettre beaucoup trop flatteuſe d'un des plus ſpirituels écrivains d'alors, que ſes convictions attachaient à la cour des Tuileries, de M. Vatout, directeur des Monuments publics, & le lecteur voudra bien n'y voir que l'importance du ſujet.

« Paris, 17 mars 1841.

« Monſieur,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre « Notice hiſtorique ſur l'hôtel Carnavalet. « Le culte des ſouvenirs a été ſi négligé en « France, que l'on doit accueillir avec re- « connaiſſance tous les efforts que le talent « & l'amour des arts entreprennent pour le « rétablir.

« Je vous remercie donc bien ſincère- « ment du plaiſir que je vous dois, & de « l'hommage ſi juſte que vous payez à la « mémoire de madame de Sévigné, de cette « femme & de cette mère dont le cœur « avait tant d'eſprit, & dont l'eſprit avait « tant de cœur!

« Agréez, Monſieur, &c.

« Vatout. »

C'eſt vers cette époque qu'un des architectes les plus diſtingués de la ville de Paris, M. Hénard, épris d'un amour ſincère pour l'hôtel Carnavalet, entreprit d'en relever le plan avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, dans un intérêt d'avenir.

Il en fit, ſur une large échelle, le deſſin au double point de vue de l'architecture & de l'art ſculptural : il alla même juſqu'à propoſer une reſtauration artiſtique, qui remettrait à la fois en lumière & les chefs-d'œuvre de Jean Goujon, & la demeure de madame de Sévigné. Ce travail, qui ne comportait pas moins de vingt-quatre deſſins, eut bien quelque retentiſſement, & il attira en particulier l'attention de M. Victor Couſin, le philoſophe, amant paſſionné des femmes du dix-ſeptième ſiècle, & la curioſité M. Thiers.

L'ancien préſident du Conſeil & l'ancien

miniſtre de l'Inſtruction publique, prirent jour, avec l'auteur de la notice & l'architecte, pour venir faire une viſite ſérieuſe de la noble maiſon.

Les plans de M. Hénard, expoſés dans pluſieurs ſalons, furent examinés avec le plus grand ſoin, comparés à la réalité elle-même : les illuſtres viſiteurs apprécièrent & diſcutèrent le projet de reſtauration de l'hôtel, & M. Thiers promit à l'architecte de faire exécuter aux frais de l'Etat une reproduction exacte & complète de tous ſes deſſins, qui ſerait publiée ſous le nom d'*Album de l'hôtel Carnavalet*.

La révolution de 1848 empêcha ſeule la réaliſation de ce projet. Aujourd'hui tout le travail eſt encore dans les cartons de M. Hénard, après lui avoir valu toutefois une médaille d'or dans une de nos grandes expoſitions de peinture.

C'eſt à peu près en même temps que Sa Majeſté le roi Louis-Philippe, après avoir entendu parler du portrait authentique de madame de Sévigné, par Son Alteſſe Royale madame la ducheſſe d'Orléans, envoya ſon aide de camp, M. Dumas, qui, nous l'avons vu, connaiſſait déjà l'hôtel, pour demander à l'auteur de la notice s'il conſentirait à lui céder cette peinture pour le muſée de Verſailles. Il n'avait pas encore une toile convenable de madame de Sévigné. Il eſt vrai de dire que les émaux de Petitot ou les portraits de Mignard repréſentent la marquiſe ou trop jeune ou trop avancée en âge, & que celui de Nanteuil a l'avantage inconteſtable de reproduire ſes traits à l'époque la plus intéreſſante de ſa vie. Toutefois, l'auteur de la notice, après s'être bien aſſuré qu'il ne s'agiſſait pas d'offrir ce chef-d'œuvre au Roi pour ſon cabinet particulier, mais bien

pour le muſée, répondit au négociateur : « Priez Sa Majeſté de trouver bon que je « garde madame de Sévigné ; ſa place eſt « vraiment ici, & l'hôtel Carnavalet eſt « mon Verſailles à moi. » Il fut convenu, d'ailleurs, que Louis-Philippe pourrait en faire prendre une copie ſur place : ce projet fut arrêté comme le précédent & par les mêmes circonſtances.

A une époque récente, Sa Majeſté la reine des Pays-Bas, ſe trouvant à Paris, vint à l'improviſte avec ſon fils, & en compagnie de M. le duc de Morny, viſiter l'hôtel Carnavalet. Au milieu d'une récréation, les voitures de la Cour arrivent, Sa Majeſté la reine traverſe les rangs des élèves, parcourt toute la maiſon dans le plus grand détail, la notice à la main, & ſe fait expliquer par l'auteur différentes particularités qui avaient appelé ſon attention. La reine, qui parle

parfaitement le français, entra dans tous les détails, & voulut bien en ſe retirant exprimer toute la ſatisfaction qu'elle avait éprouvée de ſa viſite.

A quelques jours de là (30 avril 1862), le grand-maître de ſa cour était chargé de remercier, par une lettre officielle, le propriétaire de l'hôtel, de l'accueil fait à la Reine.

En terminant, qu'il ſoit permis à l'auteur de ce modeſte travail, dont la ſeconde édition paraît à une ſi grande diſtance de la première, de ſe féliciter que la dédicace faite alors par lui à ſes élèves ait été ſi bien accueillie de génération en génération.

Peut-être comme inſtitution de l'Univerſité, cette Maiſon eſt-elle celle qui a accueilli le plus grand nombre d'étrangers. Non-ſeulement l'Europe, mais le monde entier y a

envoyé des élèves : Anglais, Hollandais, Ruſſes, Eſpagnols, s'y ſont rencontrés à toutes les époques. L'Egypte, la Turquie, le Bréſil, Haïti, le Mexique, la Perſe, l'empire Birman, y ont eu des repréſentants, & dans les réunions annuelles de ſes anciens élèves, l'auteur a pu dire :

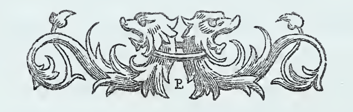
. . . .

« Et ce ſera l'honneur du vieux Carnavalet,
« D'avoir, lorſqu'ils voulaient boire aux ſources fécondes,
« Abrité ſous ſes murs tant d'enfants des Deux Mondes !

Et plus loin :

« Amis, plus d'une fois qui de vous n'a penſé
« Aux ſouvenirs d'enfance, aux bons jours du paſſé,
« Au vieux Carnavalet, demeure douce & ſombre
« Qui protégea vos jeux, vos travaux de ſon ombre?
« Qui n'a pas dit ſouvent : « Dans ces murs ont régné
« Deux talents ſouverains : Goujon & Sévigné ! »
« Oui, trois ſiècles & plus en ont noirci la pierre
« Depuis qu'il apparut dans ſa ſplendeur première

« Aux regards curieux des bourgeois étonnés.
« Ce n'étaient que reliefs, que trumeaux feftonnés,
« Que mafcarons galants, armoirie ou ftatue
« Du blafon de la porte au fronton de la rue.
« De quel foin généreux Ligneris l'ordonna !
« De quel art, à fon tour, Lefcot le deffina !
« Comme Bullant pour lui quitta les Tuileries !
« Ce n'était pas, Meffieurs, matière à railleries
« Que ces palais naiffants où Goujon étalait
« Tous les tréfors de l'art, — Louvre & Carnavalet. —
« De fon divin cifeau cherchez ce qui nous refte...
« Tout eft là, rien que là, l'hiftoire nous l'attefte.
« Eléments & Saifons, faifceaux d'armes, Amours,
« Lions & Renommée. — Ah ! vous vivrez toujours,
« Et Jean le huguenot, à la févère face,
« Fut d'une balle impie étendu fur la place.
« Tel eft vraiment ton luftre, ô notre noble hôtel,
« Et fi l'artifte eft mort, l'ouvrage eft immortel ! »



Nous avons penſé qu'il ne ferait pas ſans intérêt de rapporter à la fin de cette Notice, l'éloge naïf de l'hôtel Carnavalet, fait il y a plus d'un ſiècle par Sauval, avocat au parlement de Paris, dans ſon célèbre ouvrage : *Hiſtoire & Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. On a pu ſe convaincre que cette deſcription, toute pompeuſe qu'elle eſt, n'eſt pas au-deſſus de la vérité.

« *Le portail de cet hôtel eſt le plus beau,*
« *le plus majeſtueux & cependant le plus ſimple*

« de Paris. Il est orné de bossages rustiques, « couronné d'un grand fronton continué sur « la largeur de la face par une corniche qui « règne sur le reste des côtés de la façade, & « si la porte n'était un peu trop étroite, ce se- « rait un ouvrage accompli.

« Clagni en a fait le dessin, & Goujon tous « les ornements, tant du dedans que du dehors « de la porte ; c'est lui qui a taillé les deux « anges qui servent de tenants aux armes de « Carnavalet qu'on voit au-dessus de l'entrée, « dans le tympan du fronton ; c'est lui encore « qui a gravé un masque & cette figure armée « d'une corne d'abondance, dans la clef de « voûte, dont l'attitude est merveilleuse.

« La beauté des ornements & celle de l'ar- « chitecture même du portail, continue encore « en dedans ; & néanmoins, ce dedans, tout « beau qu'il soit, convient mal au dehors.

« La disposition des ornements & l'ordon-

« *nance de l'architecture ne ſont pas moins*
« *belles en dedans qu'en dehors. La figure qui*
« *eſt dans la clef de la voûte eſt de la même*
« *main & de la même beauté; les deux Re-*
« *nommées couchées ſur la cime du fronton*
« *ſont fort eſtimées pour leurs draperies &*
« *leurs attitudes.*

« *Les deux lions qui, de côté & d'autre,*
« *foulent aux pieds un amas confus d'épées,*
« *de tambours, lances & cuiraſſes, ſont d'une*
« *excellence admirable & donnent de la ter-*
« *reur.*

« *L'aile gauche de la cour eſt un portique*
« *relevé de cinq ou ſix marches plus que la*
« *cour; il eſt bordé de griſailles fort belles,*
« *orné de pilaſtres, & fermé de baluſtres à*
« *hauteur d'appui : chaque arcade porte ſept à*
« *huit pieds d'ouverture. Enfin cette maiſon a*
« *été bâtie avec tant de ſoin & de dépenſe,*
« *que chaque trumeau qui eſt accompagné de*

« *deux pilaſtres, & qui a quatre pieds de lar-*
« *geur ſur près de neuf de hauteur, juſqu'à*
« *l'arrachement de la voûte, n'eſt que d'un ſeul*
« *quartier de pierre.*

« *Les baluſtres, qui portent autant de lon-*
« *gueur que l'arcade d'ouverture, ne ſont en-*
« *core que d'un ſeul morceau de pierre; il a*
« *fallu que le ciſeau ait fait la ſaillie, les or-*
« *nements & les moulures des pilaſtres, &*
« *qu'enfin il ſe ſoit ouvert un chemin juſte*
« *dans la pierre, & pour les baluſtres & pour*
« *les moulures, tant de la corniche ſupérieure*
« *que de l'inférieure.*

« *A chaque arcade, dans la clef de voûte,*
« *il y a un maſque d'une attitude tantôt hor-*
« *rible & tantôt agréable, mais toujours admi-*
« *rable de quelque façon que ce ſoit, & le tout*
« *de la propre main de maître Ponce.*

« *Le corps de logis, du côté du jardin, eſt*
« *enduit d'un crépi ſi ferme & ſi dur, qu'à*

« *peine s'eſt-il encore démenti depuis un ſiècle*
« *que le bâtiment ſubſiſte, & les architectes*
« *avouent qu'il n'y en a point eu à Paris qui*
« *ait tant réſiſté à l'injure du temps.*

« *Le reſte de l'architecture & de la ſculp-*
« *ture part d'un deſſin & d'une main toute dif-*
« *férente.* »



Voici le fait le plus récent qui concerne l'hôtel Carnavalet.

Dans une lettre en date du 6 novembre 1864, M. le ſénateur Hauſſmann, préfet de la Seine, annonce à l'auteur de cette notice que bientôt la rue Culture-Sainte-Catherine prendra une dénomination nouvelle. La commiſſion ſpéciale, chargée du travail d'enſemble pour la nomenclature des

rues de Paris, a eu la penſée d'attribuer à celle-ci le nom de Sévigné.

Hommage bien mérité, & qui donne un nouveau luſtre à l'hôtel dont nous venons de retracer l'hiſtoire !




S·IOANNES
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BVM



